

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 33/3 (2006)

DOI: 10.11588/fr.2006.3.50245

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

serait resté fidèle à cette conviction lorsque les changements qui se sont produits en Europe centrale et orientale à la fin des années 1980 ont créé les conditions favorables à la réalisation de ce rêve et se serait avant tout soucieux de canaliser le mouvement vers l'unification en l'inscrivant dans le cadre d'une Europe unie. Sur les variations et les ambiguïtés des démarches du Président de la République française pendant la période où tout était en flux, Schabert aurait pu adopter une attitude plus distanciée. Certes, il fait état des réserves que le voyage en RDA a inspiré à certains membres de son entourage et il reconnaît que bien des malentendus auraient pu être dissipés si Mitterrand avait clairement exposé les orientations de sa politique vis-à-vis de l'Allemagne au début de l'année 1990, comme le lui conseillaient ses collaborateurs les plus proches. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il a sans doute jugé qu'il valait mieux entretenir le doute sur ses intentions mais ses détracteurs sont prompts à voir dans ce refus de s'engager nettement le signe d'un désarroi face à des réalités qui échappaient à son emprise. En l'occurrence, Mitterrand aurait réagi en »Florentin« et aurait ainsi terni l'image du »Président philosophe« dont Schabert se fait le thuriféraire.

Quoi qu'il en soit, on ne pourra pas négliger son livre si on se préoccupe de la politique étrangère de la France sous la présidence de Mitterrand et plus particulièrement des relations franco-allemandes. Celles-ci font l'objet de développements substantiels et l'auteur ne dissimule aucune des difficultés qui ont surgi entre Paris et Bonn aussi bien au plan des politiques économiques et monétaires qu'à celui des politiques de sécurité. Il met notamment l'accent sur les divergences qui ont hypothéqué les relations franco-allemandes dans le domaine nucléaire et souligne la répugnance des Allemands à sacrifier la *D-Mark* sur l'autel de la construction européenne. De ce fait les tensions étaient très vives à la veille de la chute du mur de Berlin et Schabert retrace dans le détail les tractations qui ont permis de les réduire et d'amorcer le processus de l'unification allemande selon un modèle qui donnait satisfaction aux deux parties. À cet égard, les conclusions de son livre rejoignent celles de Frédéric Bozo qui au terme d'une étude menée avec une rigueur exemplaire<sup>3</sup> fait justice de la thèse véhiculée par l'historiographie allemande et anglo-saxonne sur le double jeu de la France qui aurait tenté de ralentir, sinon d'empêcher »l'ensemble du peuple allemand de recouvrer son unité par la voie d'une libre autodétermination«.

Jean KLEIN, Paris

Günter GAUS, *Widersprüche. Erinnerungen eines linken Konservativen*, Berlin (Propyläen) 2004, 379 p., ISBN 3-549-07181-7, EUR 25,00.

Günter Gaus (1929–2004) fut un journaliste en vue de la presse et de la télévision. Se sachant gravement malade, il se décida à rédiger ses mémoires. Le livre est écrit d'une plume sûre et élégante, avec une maîtrise parfois recherchée des termes et un don d'évocation qui fait revivre le passé. Assumant ses »contradictions« (annoncées par le titre), l'auteur se met en scène sans orgueil ni fausse modestie, en portant sur les gens un œil lucide. On suit avec intérêt le parcours qu'il revit.

Sa jeunesse se situe à Braunschweig. Son père, commerçant de souche rurale, observe envers le national-socialisme »une distance méfiante« (p. 112): le 22 juin 1941, il confie en famille »Nous sommes entrés en Russie. Maintenant nous perdons la guerre«. À quinze ans, Günter Gaus est requis pour des travaux de fortification, puis incorporé à la dernière minute dans une unité militaire en débandade. Quand il revient dans sa ville, souvent bombardée, les Américains sont là et sa mère lui dit: »Désormais tu peux te déshabiller pour dormir«; »les avions qui nous survolent sont de notre côté«.

3 Frédéric BOZO, *Mitterrand, la fin de la guerre froide et l'unification allemande. De Yalta à Maastricht*, Paris 2005.

Sa carrière se déroule favorablement, de ses débuts à la »Süddeutsche Zeitung« à la rédaction en chef du »Spiegel«. De plus, un article remarqué lui vaut dès 1963 une offre de la télévision débutante: présenter une série d'interviews en questions et réponses. Au long des années, il interroge ainsi plus de deux cent personnalités de tendances diverses (essentiellement des compatriotes, plus François-Poncet et Henry Kissinger). Il devient le familier de son patron Rudolf Augstein, conquérant et capricieux, du jeune Helmut Kohl, dont il présente l'ambition, puis de Herbert Wehner, le Nestor du SPD, dont il perçoit la nature riche et complexe. Se définissant comme »sans parti, à la gauche du centre« (p. 288), il soutient l'*Ostpolitik* du gouvernement Brandt. Et, après le »Traité fondamental« de 1972, il accepte la mission délicate de »représentant permanent« de la République fédérale en RDA. On a songé à lui parce que, dans son programme, il a donné la parole à un de ceux de l'autre côté (*die da drüben*), au secrétaire d'État Joachim Hermann, à l'indignation des intransigeants (p. 240). Il occupe son poste huit ans avec une souplesse efficace. Passé de la position d'observateur à celle de diplomate, il ne refuse pas de saluer le drapeau d'un régime qu'il croit solide et négocie avec lui dix-sept traités. On regrette vivement que la mort l'ait saisi avant la rédaction de ce dernier chapitre de ses mémoires.

Du moins, dans un article de 1983, transmettait-il une sensation vécue sur place: »D'abord je ne compris pas, quand je traversais un village du Mecklembourg, une petite ville de Thuringe, ce qui me rappelait un souvenir: au bord de cet endroit, là où la rue du village débouchait sur la route, avec des arbres fruitiers des deux côtés. Mais ensuite je pris conscience que, n'étant jamais venu ici enfant, j'avais transformé une autre impression dans la réminiscence d'une promenade en auto avec mes parents à travers un autre village et une autre petite ville, mais assurément dans la même nature des lieux – que je dois qualifier ici d'*allemande*« (p. 339). S'il avait, commente sa fille, »l'amour de son propre pays«, »le pas vers l'orgueil national, ou vers le nationalisme, il ne l'a jamais fait«.

Pierre BARRAL, Montpellier

Denis MARÉCHAL, Geneviève Tabouis. Les dernières nouvelles de demain (1892–1985), Paris (Nouveau Monde Éditions) 2003, 289 S., ISBN 2-84736-029-8, EUR 26,00.

Mit ihrer Sendung »Les dernières nouvelles de demain«, die in der Nachkriegszeit von »Radio Luxemburg« ausgestrahlt wurde, hat es Geneviève Tabouis in Frankreich zu legendärem Ruhm gebracht. Unter demselben Titel hat Maréchal nun eine längst überfällige Biographie dieser großen alten Dame des Journalismus – »un monument journalistique« – vorgelegt, die nach ihrem Tod im Jahre 1985 schnell in Vergessenheit geraten sei. Letzteres trifft jedoch nur bedingt zu. Es ist vielmehr geradezu überraschend, wie viele Franzosen, die ihre Radiobeiträge in den fünfziger und sechziger Jahren gehört haben, sich noch heute an sie erinnern. Daß sich hingegen Forscher und Berufskollegen mit ihr schwer tun, zeigt nicht zuletzt die Tatsache, daß eine Biographie erst zwanzig Jahre nach ihrem Tod erschienen ist.

Es war eine ungewöhnlich lange Journalisten-Karriere. Die ersten Artikel publizierte sie zu Beginn der zwanziger Jahre und erst 1980, also im Alter von 88 Jahren, verabschiedete sie sich endgültig von ihren Zuhörern. Den Höhepunkt bildeten jedoch die Jahre 1933 bis 1967. Nachdem sie zunächst für die französische Regionalpresse, Maréchal nennt »La Petite Gironde« und »Le Petit Marseillais«, als Korrespondentin über den Völkerbund aus Genf berichtete, gelang ihr 1933 der Sprung zur Pariser Tageszeitung »L'Œuvre«, wo sie als Sonderkorrespondentin für internationale Politik zuständig war. In den folgenden Jahren bekämpfte sie mit allen ihr zur Verfügung stehenden Mitteln das nationalsozialistische Regime, weshalb sie u. a. im »Völkischen Beobachter« und sogar von Hitler persönlich in einer Rede zum 1. Mai angegriffen wurde. Im Juni 1940 mußte sie vor den anrückenden